Paris 1890

PARIS-SALON

1890

Paris. — Imp. E. BERNARD & Cie, 71, rue La Condamine

LOUIS ÉNAULT



PARIS-SALON

CHAMP de MARS

1890

par les procédés phototypiques

DE

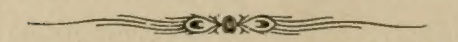
E. BERNARD et Cie

2e SÉRIE. — 3e VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

Abry (L.)	Avant-Poste	79
Agache	La Vanité	71
Anthonissen	Le vieux matelot de Trouville	83
Bretegnier (G.)	Mendiants nègres dans une rue	85
Barau	Lieu dit d'Alger (Saint-Etienne)	51
Béraud (Jean)	Monte-Carlo. — Rien ne va plus	57
Billotte	Le Trocadéro (Vue de l'île des Cygnes)	19
Breslau (Mlle Louise)	Jeune femme, Crhysantèmes	33
Burnand	Sous les pommiers	75
Courtois (Gustave)	Portrait	9
Delance (Paul)	Les Hauteurs de Montmartre	43
Deschamps (Louis)	Le portrait de l'Aurore	69
Dinet (E.)	Le Charmeur de Vipères	95
Dulac	Poissons (Nature-morte)	77
Dumoulin	Village malais (Singapour)	25
Frappa (José)	La sieste du frère quêteur	87
Friant (E.)	La lutte	61
Gervex (Henri)	A la «République française»	1
Gronvold (Bernt)	Jour d'été en Norvège	73
Hagborg	Le Soir	23
Hale (Philipe)	La Foi et l'Espérance	74
Iwill	Matinée d'Avril	45

Jimenez (Louis)	Le Carreau du Temple	91
Jimenez Prieto (M.)	Un écrivain public	67
Le Camus	Matinée de printemps	53
Lerolle (Henri)	Saint Martin	15
Luna	Les moins malheureux	29
Martens (Willy)	Danseuse à sa toilette	59
Maugean	La Prière	35
Montenard	Le vieux Ponton	55
Moreau-Nélaton	Le Peintre	31
Perret (Aimé)	La Distribution des prix	37
Puvis de Chavannes	Panneau décoratif pour le musée de Rouen	13
Ribart	Eglise de Champagne	39
Ribot	La Tricoteuse	21
Rivey	Jeune femme	5
Roll	Jane Hading	93
Rosset-Granger	Soir de fête en Provence	27
Rousseau (Jean-Jacques)	Veuve	89
Salzedo-Paul	L'audience à la Cour d'appel	7
Sain (Edouard)	Ti voglio ben (Capri)	3
Saintin	Matinée d'hiver	17
Smith (Alfred)	En Vacances	49
Salmson (Hugo)	Bataille	11
Spring	Oh ! Mon Dieu !	65
Thoren (de)	Les deux ennemis	41
Tournès	Femme qui se déshabille au lever	81
Willesdag	Marée haute	63



PRÉFACE

Alea jacta est! Le sort en est jeté, comme dirait un Romain superstitieux. Nous avons deux Salons.

J'ajouterai même que le succès qu'ils obtiennent, l'un et l'autre, auprès des artistes et des amateurs éclairés, semble rendre la séparation plus profonde entre les deux fractions rivales. Le public prend tour à tour parti pour l'un et pour l'autre, et s'accoutume aisément à cette dualité, que nous avons, nous, regrettée au premier moment, mais qui lui promet deux plaisirs pour un.

S'il a, d'un côté, Bonnat, Munkaczy, Henri Lévy, Bouguereau, Guillemet, Jules Breton, Jules Lefèbre, et bien d'autres glorieux, il voit, de l'autre, Meissonier, Carolus Duran, Gervex, Puvis de Chavannes, Alfred Stevens, au milieu d'une petite phalange d'illustrations très réelles.

Que peut-il faire, ce bon public, si ce n'est de partager ses loisirs comme ses préférences. en allant tour à tour au Champ de Mars et aux Champs-Elysées ? Il est sûr de trouver partout des attractions aimables et puissantes.

*
* *

Les trente millions de visiteurs qui ont honoré de leur présence l'Exposition Universelle, qui fêtait, il y a un an, le Centenaire de 89, n'ont pas oublié le *Palais des Beaux-Arts*. Pour beaucoup de gens, c'était la merveille de ces constructions légères, élégantes, aériennes et grandioses, qui firent, pendant six mois, l'admiration du monde entier. Son escalier seul, avec ses larges volées de marches, ses repos savamment calculés, ses lignes vraiment architecturales, et le dôme hardi qui le couronne en l'éclairant, est une œuvre d'art qui mériterait l'honneur non pas seulement d'une visite, mais d'une consciencieuse et longue étude.

L'exposition de la SOCIÉTÉ NATIONALE DES BEAUX-ARTS occupe la partie centrale du palais.

Le nom de ses fondateurs, était pour nous une garantie de l'intelligente habileté qui présiderait à son organisation. Cette organisation est parfaite.

Peu de tableaux ; mais tous choisis avec un discernement que le favoritisme n'a jamais pu mettre en défaut. Le catalogue de la peinture n'arrive pas au mille, chiffre fatidique, que la Société Nationale des Beaux-Arts a l'intention de ne jamais dépasser. Comme l'espace dont elle dispose est largement suffisant, elle n'est pas obligée de regagner en hauteur ce qui lui manquerait en longueur ; elle ne se voit donc pas condamnée à échelonner les cadres les uns au-dessus des autres, en faisant pyramider la peinture, au grand désespoir des peintres. Elle est ainsi parvenue — ce qui est le but de toutes les expositions — à obtenir beaucoup de cymaises, et à ne jamais escalader les corniches.

Quand il s'est agi d'élaborer ses statuts, la nouvelle Société a eu la bonne fortune de trouver table rase devant elle, ce qui lui a permis de se créer elle-même de toutes pièces, en profitant de l'expérience des autres, pour ne pas tomber dans les mêmes fautes.

L'ancienne *Société des Artistes français* a eu un grand tort, et je ne lui ai pas caché mon opinion à cet

égard : c'est de limiter le nombre des envois permis à chaque artiste. La production des hommes de talent — ne prodiguons pas le mot de génie, dont l'emploi légitime est assez rare — n'a rien de fixe ni de réglé. Elle varie avec l'inspiration, cette capricieuse, qui souffle ou elle veut. Dire à des hommes comme Bonnat, Puvis de Chavannes, Jules Breton, Harpignies, Jules Lefèbre, Jean-Paul Laurens, ou Bouguereau :

« Vous n'exposerez que deux toiles, afin de laisser de la place à Falempin, à Machinette et à Tartempion, c'est tout simplement enfantin. En agissant ainsi on en arrive à méconnaître le vrai caractère des expositions ; on fait un BAZAR de ce qui devrait être un SALON ! On n'a jamais assez de bonnes choses : on en a toujours trop de mauvaises. Voilà, il faut bien l'avouer, ce que beaucoup de gens ne veulent pas ou ne peuvent pas comprendre.

* * *

La Nouvelle Société des Beaux-Arts n'est pas tombée dans cette regrettable erreur. Elle a laissé à chacun le

droit d'envoyer le nombre de tableaux qui lui conviendrait, en réservant au Jury, d'autre part, le droit de ne recevoir que ceux qui lui sembleraient mériter les honneurs d'une exposition, dont la responsabilité incombe naturellement à ses juges suprêmes. Les mauvais peintres y perdent ; mais le public y gagne : c'est double profit.

Grâce à ce système, et au groupement des œuvres, qui permet de composer tout un ensemble avec les œuvres d'un maitre, on arrive à remplir un pan de muraille avec des œuvres éclatantes, se faisant valoir les unes par les autres, et vous donnant une vue générale d'un nombre de tableaux assez considérable du même artiste pour vous permettre de juger ses tendances, sa manière et ses progrès.

C'est grâce à ce système, le seul qui soit vraiment libéral et rationnel, que nous avons pu voir réunis, dans le plus heureux arrangement, douze tableaux d'Alfred Stevens; douze tableaux de John Lewis Brown; sept tableaux de Carolus Duran ; neuf tableaux de Damoye, sans compter d'autres bien jolis groupes, formés par les toiles de Durst, d'Edelfelt, de Frappa, de Firmin Girard, de Galand, ce décorateur habile entre tous; de Gervex, si remarquable dans ses portraits ; de Hagborg, de Roll et de Lerolle.

Cette facilité offerte aux amateurs et aux critiques de juger tel ou tel artiste, sur un ensemble de productions suffisant pour que l'on puisse se former une opinion motivée, sera vivement goûtée du public, et donnera un attrait de plus à la très jolie exposition du Champ de Mars.

*
* *

Les Sculpteurs, moins mobiles que les Peintres, et qui trouvent sans doute que la toile se transporte plus aisément que le bronze et le marbre, ont regretté peut-être, à l'exemple du Roi Soleil, qui n'aimait pas l'eau froide, leur grandeur, qui les attache au rivage, et ils sont, pour la plus part, restés fidèles à la Nef — vaste et bien éclairée — du PALAIS DE L'INDUSTRIE. Il leur serait difficile de trouver mieux.

Mais les dessins, aquarelles, pastels, miniatures, émaux, porcelaines et faïences, remplissent un certain nombre de salles, qui seront visitées avec autant de profit que de plaisir.

On le voit donc, à la juger sans parti-pris, l'Exposition de la Société Nationale des Beaux-Arts est un coup d'essai qui a réussi comme un coup de maître.

Son résultat définitif sera la constitution d'un second SALON, qui ne tardera point à passer dans les habitudes parisiennes. Si je connais bien mon public, les deux SALONS lui seront bientôt aussi nécessaires l'un que l'autre. Leur rivalité, qui deviendra pacifique avec le temps, réchauffera le zèle des amateurs. L'art y gagnera et les artistes n'y perdront pas.

C'est ce que je leur souhaite, et c'est aussi ce que j'espère.





HENRI GERVEX

A la « République française »

Pour qui s'est donné le plaisir de suivre avec attention la carrière brillante parcourue par Henri Gervex, un homme encore jeune, mais déjà très arrivé, il n'est pas malaisé de remarquer une évolution complète dans ses tendances comme dans sa manière.

Gervex fut célèbre a ses débuts, et ses premiers essais s'imposèrent à l'attention des amateurs, par la maëstria vraiment rare avec laquelle il enlevait déjà le morceau. Il ne peignait guère qu'une figure dans chaque tableau ; mais cette figure unique suffisait pour faire admirer aux connaisseurs la rare et précoce virtuosité de sa facture.

Mais ses ambitions ont grandi avec les années et avec le succès, et, aujourd'hui, soit qu'il tente des compositions historiques, ou de simples fantaisies, récréations de son pinceau, il aime les groupes nombreux, qu'il dispose avec art, et les foules qu'il fait manœuvrer avec une aisance et une facilité singulières. Nous nous souvenons encore de cette toile charmante intitulée la *Première Communion* à l'église de la Trinité, d'une note tout à la fois si moderne et si aimable.

M. Gervex n'aura pas moins de succès aujourd'hui avec la toile qu'il intitule « *A la République Française* » et qui nous montre les habiles lieutenants de Gambetta dans les bureaux de rédaction, où ils collaborent sous la présidence — aujourd'hui peu gênante — de celui qui fut leur patron, et qui n'est plus maintenant que leur idole. Tous ces portraits sont vivants. Ils parleraient, s'ils n'écrivaient pas. On ne peut pas tout faire à la fois. L'important, c'est de bien faire ce que l'on fait.




FRANCAISE

EDOUARD SAIN

Ti voglio ben (Capri)

C'est-elle assez caressante, a-t-elle assez d'insinuante douceur cette langue italienne, faite pour chanter l'amour, et dont les harmonieuses syllabes semblent vous résonner dans le cœur. Pour dire à une femme que vous l'aimez, où donc trouver une plus jolie formule que celle-ci qui sert de titre au tableau d'EDOUARD SAIN « *Ti voglio ben* » Je te veux du bien !

« *Je te veux du bien !* » c'est-à-dire je te donne mon cœur et mon âme, tout moi... tout ce que j'ai et tout ce que je suis... *Ti voglio ben !*

Cette douce parole, elle est répétée bien des fois par

jour des Alpes à l'Adriatique, et du Stelvio au détroit de Messine ; mais à qui donc la dire avec plus de chaleur et de conviction qu'à ces charmantes filles de Capri, nées pour inspirer et ressentir l'amour.

C'est que personne ne sait mieux et ne fait mieux comprendre que M. EDOUARD SAIN.

Venu un jour à Capri pour y passer trois mois, voilà bientôt vingt ans qu'il y retourne à chaque saison, et pour ne pas y laisser son cœur, il a pris celui d'une Capriote, qui est devenue la compagne chère et honorée de sa vie. Comme nous avons, nous autres, une tonnelle à colombes ou un châlet à Enghien, il a, lui, sa maison dans l'île charmante, avec sa vigne, sa terrasse, devant lui la mer bleue, et autour de lui de jolis modèles, qui posent à prix réduit, et sans défiance, *pour il signor françese*, mari d'une de leurs compatriotes.

Aussi, que de tableaux charmants nous a-t-il rapportés de chacun de ses voyages. Son atelier, c'est Capri à Paris.

Ne les aimez-vous pas comme moi, ces deux naïfs amoureux, debouts, la main dans la main, sur le seuil de la maison aux épaisses murailles, lui, appuyé sur sa houe, elle tenant la quenouille, symbole du travail fidèle, tous deux échangeant leurs âmes avec de douces paroles « *Ti voglio ben !* »





RIVEY

Jeune Femme

Est-ce la faute des Artistes qui ont moins envoyé ? Est-ce la faute du Jury qui a moins reçu ? Je ne saurais le dire. Tout ce que je sais, c'est qu'à l'Exposition du Champs de Mars, comme à celle des Champs-Élysées, il y a moins de portraits que de coutume.

Faut-il être franc ? Le public prend aisément son parti de leur absence. Il trouve même qu'il y en a encore trop, en quoi nous trouvons, nous, qu'il n'est pas juste.

Nous savons bien qu'à une certaine époque nos Salons ont été véritablement infestés par le portrait. Dans ce temps là, on voulait avoir beaucoup de numéros au cata-

logue, et on prenait un peu de toutes mains les tableaux de n'importe qui, pour boucher les trous.

Ce fut le règne des portraitistes, et comme tous les mauvais rois, ils ont abusé de leurs pouvoirs. Mais la patience du public n'est pas éternelle. Il s'est révolté à la fin, et le Jury, qui n'est aveugle ni sourd, n'a pas osé résister à cette pression venue du dehors, mais qui s'est fait assez énergiquement sentir, et il a remplacé par une sévérité parfois excessive ses molles complaisances d'autrefois.

Tous les grands maîtres ont cultivé le portrait ; ils n'ont pas cru indigne de leur génie d'étudier les hiéroglyphes du masque humain, et de faire resplendir une grande âme sur les traits d'un beau visage. Les portraits qu'ils nous ont laissés sont souvent ce que l'on recherche le plus dans leur œuvre. Rubens, Van Dyck, Rembrandt, Velasquez, Léonard de Vinci, Raphaël lui-même, seraient moins grands sans leurs portraits.

Remercions donc M. RIVEY de la *Jeune Femme* qu'il nous envoie : elle est de grand style et de belle allure, avec son profil Louis quatorzien, et sa bouche d'un dessin net, fermement arrêtée.



PAUL SALZEDO

L'audience à la Cour d'appel

Le Palais de Justice préoccupe le Palais des Beaux-Arts. On voit toujours beaucoup de magistrats au Salon, soit qu'ils y figurent isolément, en simples portraits, avec leurs costumes, tranchant bien par leur majestueuse ampleur sur la mesquinerie étroite du vêtement moderne : soit que l'artiste les ait arrangés et groupés en séance et dans l'exercice de leurs hautes fonctions, rendant des arrêts, et non pas des services.

Telle a été l'idée de M. Paul Salzedo, un peintre à la main habile, qui me fait l'effet de connaître ses juges comme s'il avait plaidé devant eux pendant vingt ans.

L'audience de la Cour d'Appel, à laquelle il nous fait assister aujourd'hui, est chose très bien comprise, et d'une justesse d'exécution qui frappe le visiteur le plus superficiel.

Il est évident pour tout le monde que c'est bien ainsi que les choses doivent se passer. Tous les personnages sont à leur place et à leur plan, et font bien ce qu'ils font, avec le geste voulu et l'attitude commandée.

Le peintre leur a ménagé l'air et l'espace, avec le savoir d'un perspecteur de métier. Les gens mêmes qui ne s'y connaissent pas s'arrêtent en passant pour dire. « Comme ça doit être ça ! »

Si l'artiste n'est pas content, c'est qu'il est difficile. Son public l'est toujours.



GUSTAVE COURTOIS

Portrait

Portrait, que me veux-tu ?

M. Courtois sait peindre ; son modelé est tout à la fois fin et vigoureux ; il trouve sur sa palette des tonalités caressantes, qui nous donnent l'illusion de la réalité dans ces belles chairs de femmes, où l'on sent courir et frémir le souffle même de la vie. Comme le sourire s'épanouit sur cette bouche un peu épaisse, qui accuse peut-être une pointe de sensualité — contre laquelle d'ailleurs, nous n'avons garde de nous révolter ; mais qui la tempère par une expression de bonté calme et réfléchie qui nous rassure.

L'œil noir et profond, qui contraste heureusement avec ce joli teint de blonde, a un regard attirant et tremblant. L'étoffe, traitée largement, a tout à la fois, le flou et l'éclat que le pinceau moderne sait si bien donner au vêtement de nos femmes fin de siècle.

Telle qu'elle est, dans sa pose dolente, molle et un peu abandonnée, la jeune femme peinte par M. GUSTAVE COURTOIS est tout à fait charmante. Mais prenez des gants et soyez discret, si vous voulez lui présenter vos hommages car j'aperçois sur ses genoux un petit terrier dont les dents blanches ne me promettent rien de bon.

Ce gardien incorruptible semble comprendre le prix du trésor qu'on lui confie, et veiller sur lui avec un soin que rien ne met en défaut.

Avez-vous remarqué combien sont jaloux tous les petits chiens des jolies femmes ? les Romains avaient raison de dire : *Cave canem !*





HUGO SALMSON

Bataille

Hugo Salmson appartient à cette colonie des artistes scandinaves, assez nombreuse chez nous, et non moins sympathique, qui ont fait de la France leur seconde patrie, et qui préfèrent les hivers cléments du climat parisien aux rigueurs de Copenhague, de Stockholm et de Christiania. Cela se comprend. M. Hugo Salmson est un des plus heureux entre tous ces fils du Nord. Élève de l'Académie royale de sa patrie, il a fait parmi nous un chemin rapide et brillant. Les artistes ne l'ont pas adopté moins chaleureusement que le public. Il s'est attaché tout d'abord à un genre qui, depuis quelques années, est en

pleine possession de la vogue — cette capricieuse et changeante déesse. Je veux dire qu'il s'est appliqué particulièrement à reproduire les scènes de la vie populaire et rustique. Il a su apporter dans ce travail un peu spécial une émotion honnête, et un grand parti pris de sincérité. Ayant une vision très nette et très juste des choses, il rend ce qu'il a vu, comme il l'a vu.

C'est un mérite dont nous ne saurions le louer trop chaleureusement.

Aujourd'hui, M. HUGO SALMSON, à l'exemple de beaucoup d'autres, tente aussi son évolution, et consacre ses pinceaux au monde aristocratique. Le héros de sa *Bataille*, avec son col de dentelles, ses cheveux blonds retombant sur ses épaules, en longues boucles flottantes, ses grands bas noirs rejoignant la culotte blanche, son fouet à la main, comme un jeune Louis XIV, est bien un fils de prince, destiné à être lui-même, plus tard — un *Prince charmant!*







PUVIS DE CHAVANNES

Panneau décoratif pour l'escalier du Musée de Rouen

Puvis de Chavannes est certainement une des plus brillantes recrues que les transfuges échappés à *la Société des Artistes Français* aient pu faire passer dans leur camp.

M. Puvis de Chavannes est, en effet, un des artistes les plus considérables de l'école contemporaine. Son originalité et sa puissance éclatent dans toutes ses œuvres, et sa façon supérieure d'entendre et de symboliser les choses lui ont donné un rang singulièrement élevé dans la hiérarchie des peintres contemporains. Ses grandes lignes,

très harmonieuses dans leur simplicité antique, et d'une suprême élégance, constituent pour lui un style à part, où on le reconnaît tout de suite et qui l'empêchera d'être jamais confondu avec aucun autre. Ajoutez le prestige d'une couleur qui ne semble pas faite pour revêtir des formes appartenant au monde de la réalité ou nous vivons ; mais qui participe plutôt de la lumière élyséenne qui doit éclairer les scènes de la vie purement idéale.

Ces mérites incontestables et rares donnent une saveur originale et un charme exquis, pour ceux qui savent s'y plaire, aux grandes conceptions de M. Puvis de Chavannes.

Nous avons fait plus d'une fois en son honneur le pélerinage de Marseille et d'Amiens, fiers à juste titre de ses grandes œuvres décoratives.

L'ancienne capitale de la Normandie n'aura plus rien à envier à la Picardie ni à la Provence — car le panneau monumental destiné à l'escalier du Musée de Rouen est peut-être l'œuvre la plus complète de ce pinceau magistral, fait pour les grandes choses, et qui est toujours resté fidèle à sa mission.





HENRI LEROLLE

Saint Martin

C'EST toujours une bonne fortune pour nous que d'avoir à signaler à nos lecteurs une œuvre nouvelle de HENRI LEROLLE.

HENRI LEROLLE est une des plus belles espérances de l'école française contemporaine. Très jeune encore, il est déjà rangé parmi les maîtres. Il a une manière à lui — bien à lui — qui le dispenserait au besoin de signer ses œuvres, tant elle est particulière et caractéristique. Personne ne sait mieux allier le sentiment pittoresque qui inspire toutes ses œuvres à l'élégance et à la distinction dont il fait toujours preuve dans leur irréprochable exé-

cution. Les dilettantes notent chez lui un mélange toujours exquis, tant il est fait dans de justes proportions, de grandeur et de simplicité, de vérité et de poésie, qui nous laisse toujours sous le charme. Son tableau intitulé *le Soir*, exposé il y a quelques années, est déjà classé parmi les belles œuvres de ce temps.

Le *Saint Martin* qui figure au SALON du Champ de Mars, a toutes les qualités que nous avons signalés à plus d'une reprise dans les tableaux de M. LEROLLE.

Le Saint, à cheval, casque en tête, occupe le centre de la composition. Abordé par un pauvre à demi nu, il s'arrête laisse prendre les devants à ses compagnons, et donne la moitié de son manteau au pauvre diable qui l'implore en grelottant.

Un conseil de guerre l'aurait de nos jours, condamné pour détérioration d'effets de petit équipement. L'Eglise plus clémente l'a canonisé pour un acte de charité. M. LEROLLE trouve qu'elle a raison — et nous aussi, puisque la chose nous a value un beau tableau.



SAINTIN

Matinée d'Hiver

Que ce serait donc beau, l'hiver, si l'on n'avait pas à craindre le froid aux pieds et le rhume de cerveau ! Mais, malgré ces inconvénients légers — quand l'*influenza* ne s'en mêle pas — j'aime l'hiver et surtout la neige.

A la campagne, par exemple ! car dans ce Paris qui gâte tout, la neige n'est bientôt plus que de la boue glacée... Mais là bas, bien loin, dans les plaines du Nord, pendant de longues semaines, en flocons drus et serrés, la neige tombe. On marche au sein d'un nuage de duvet froid ; on est enveloppé dans un tourbillon blanc, qui se resserre autour de vous, et vous enveloppe dans ses entraves cotonneuses. Le sol, sous vos pieds, c'est la neige ;

le ciel sur vos têtes, c'est la neige ; l'atmosphère, autour de vous, c'est la neige ; encore la neige, toujours la neige ! Une nappe blanche, égale, immense, s'étend sur la nature uniforme ; les vallées sont remplies, les montagnes abaissées ; on dirait qu'on a passé le niveau sur le pays tout entier. Mais quand rien ne trouble la transparence de l'éther, avec quel incomparable éclat le soleil resplendit sur la neige immaculée ; les arbres étalent, comme de longs bras, leurs rameaux sans feuillage, qui se couvrent de cristallisations brillantes, et des girandoles de glaçons, étincelantes pierreries de l'écrin des hivers, semblent les pendentifs d'un lustre constellé, reflétant la lumière dans les facettes de ses prismes.

M. Saintin s'est inspiré de cette poésie de la Nature, et c'est un très poétique tableau qu'il a peint sous ce titre : *Matinée d'hiver !*





RÉNÉ BILLOTTE

Le Trocadéro

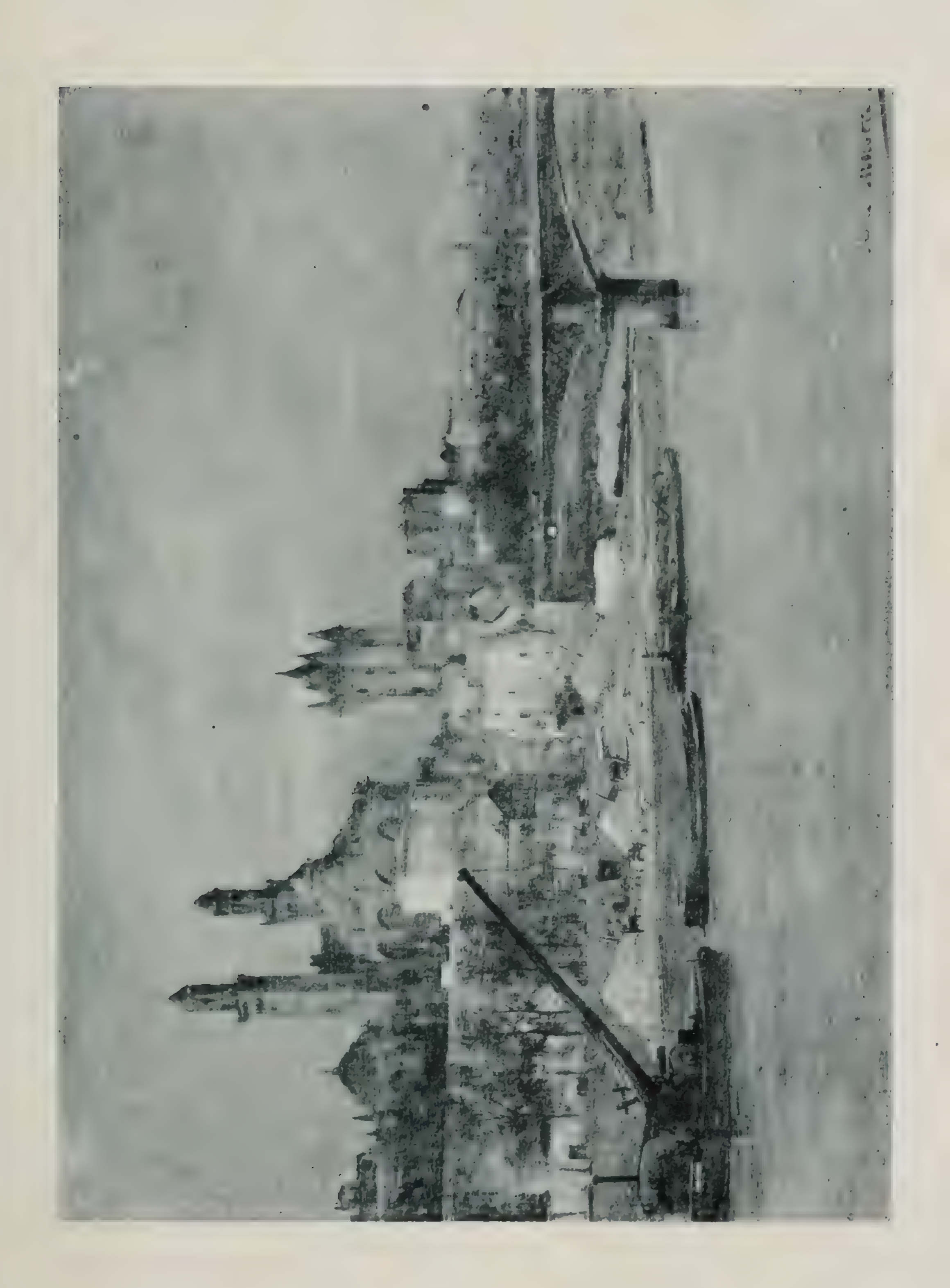
(Vue de l'Ile des Cygnes)

Il ne faut pas être ingrat envers le passé. Si le Trocadéro a pâli quelque peu en 1889, devant les merveilles plus récentes offertes par le Champ de Mars à ses nombreux visiteurs, nous n'avons point, cependant le droit d'oublier que le Trocadéro fut la plus puissante attraction de l'Exposition de 1878. C'est à lui surtout que notre grande fête artistique et industrielle dut son charme, sa grâce et son éclat. Là, en effet, tout est calculé pour le plaisir des yeux, et la beauté de l'ensemble et l'intérêt des détails se combinent à souhait pour distraire et enchanter le visiteur.

Le monument est étrange et nouveau, original, d'un aspect saisissant, et d'un caractère véritablement décoratif au premier chef. La grande rotonde, qui se détache de la galerie circulaire, en arrondissant sa courbe immense, au-dessus de la cascade, au milieu de la verdure et des fleurs ; les arcades en plein cintre soutenues par des piliers carrés ; le balcon en retraite formant galerie ; la belle terrasse à ciel ouvert, protégée par un balcon élégant, léger, aérien, décoré de statues dont la jolie silhouette se détache sur le ciel bleu, avec une poésie et une grâce incomparables ; la coupole que surmonte une vaste lanterne ajourée, couronnée par une Renommée déployant ses ailes ; les deux tours carrées, de styles mauresque, d'un très beau galbe, et d'une exécution matérielle véritablement supérieure, tout celà prêtait au tableau.

Le tableau est fait, et M. BILLOTTE l'a rendu aussi intéressant qu'il est pittoresque. Il faudra garder, ce souvenir vivant du *Trocadéro* !

Au champ de Mars, il est vraiment à sa place : Mais ne sera-t-il point à sa place partout !





RIBOT

La Tricoteuse

Voici de beaux jours que Ribot est rangé chez nous parmi les maîtres du pinceau. Très sobre dans l'emploi de ses moyens, et ne sortant guère des tonalités assombries, il semble souvent ne demander à son pinceau d'autres colorations que celles dont sont obligés de se contenter les adeptes du *Blanc et Noir*. Son pinceau a souvent la modestie du fusain. Mais il possède à un si haut degré l'art de s'en servir, qu'il n'a rien à envier aux rois de la palette.

Je renverrais à sa *Tricoteuse* ceux qui auraient l'impardonnable tort de ne pas me croire sur parole. Voyez

quel merveilleux relief le peintre a su donner à son personnage. On dirait vraiment qu'il va sortir de la toile. Et comme on devine, comme on sent les formes sous l'ample vêtement, largement étoffé, et aux plis puissants.

Quant à l'impression, elle est saisissante; jamais l'attention d'une travailleuse, jamais l'absorption complète de la pensée n'ont été plus merveilleusement rendues. Ajoutez l'élégance de l'attitude, la noblesse de la pose et la dignité du maintien. Cette Tricoteuse, qui n'ira pas aux séances de la Convention..., ni même à celles de notre adorable Conseil municipal — à moins qu'il ne soit moins laïc que l'autre — a des mains de duchesse. Voilà un tricot bien aristocratique... Est-il déjà promis, marquise ?





HAGBORG

Le Soir

CELUI qui n'a pas vécu en Suède ou en Norvège pendant les grands mois d'été de juin, de juillet et d'août, n'aura jamais connu la splendeur et la beauté du soir dans les régions boréales. Quand le soleil s'est couché, derrière les nuages de l'ouest, au milieu des splendeurs d'apothéose qui l'accompagnent jusqu'au moment de sa disparution dans les flots, une lumière douce, calme, sereine, pareille à celle qui doit éclairer les morts heureux dans les bosquets de myrte, des Champs-Elysées, semble tomber lentement des étoiles, pour envelopper et caresser sur cette terre tous les objets qu'elle effleure.

Si insensible que vous soyez, ou que vous croyez être, aux harmonies de la nature, malgré vous peut-être, à votre insu certainement, une paix intime vous pénètre, en face de ces grands spectacles, et, pour un moment, vous fait oublier les soucis, les préoccupations, et les tristesses qui sont trop souvent le lot des fils de la femme, pendant leur court passage dans la vallée des larmes.

M. Hagborg, qui est un scandinave de pure race, sait mieux que personne nous rendre dans ses toiles, toujours poétiques, ces impressions délicieuses. Il sait aussi y ajouter la note humaine toujours vibrante, et c'est une âme profonde que l'on devine dans ces deux paysans — homme et femme — qui, la tâche du jour accomplie, regagnent lentement la chaumière où la nuit les attend.



DUMOULIN

Village Malais

DANS des circonstances différentes de celles où nous vivons maintenant, peut-être le joli tableau que M. DUMOULIN, intitule *Village Malais*, dans les environs de Singapour, n'aurait pas attiré, comme il le fait aujourd'hui, l'attention du public.

Mais l'EXPOSITION UNIVERSELLE, avec son caractère si nettement caractérisé de cosmopolitisme universel, semble avoir rapproché de nous toutes les parties du monde. On a commencé par dire qu'il n'y avait plus de frontières. On déclare aujourd'hui qu'il n'y a plus de distances. La Grande Fête de l'Art et de l'Industrie, que nous venons

d'offrir au monde civilisé, et même à celui qui ne l'est pas, a eu pour premier résultat d'attirer chez nous tout l'univers. Mais, au milieu de toutes ces peuplades, dont quelques-unes étaient restées absolument inconnues pour nous, celles qui nous venaient de l'extrême Orient ont été tout de suite l'objet de la faveur du grand public parisien. J'en sais qui ont pleuré le départ des petites Javanaises, si fines de lignes et si coquettes d'expression.

Le *Village Malais* se ressent encore aujourd'hui de cette faveur ; on se plaît dans ces maisons du bord de l'eau que l'on craint de voir enlever d'un coup de vent ; on aime la silhouette gracieuse de ces jeunes femmes qui descendent vers le rivage, et l'on prend un intérêt vif à tous les détails de cette vie primitive, si voisine encore de l'état de nature — un mythe pour notre vieil Occident !



ROSSET-GRANGER

Soir de fête en Provence

S'il y a un pays au monde où l'homme soit invité à donner des fêtes, c'est bien sous ce ciel tiède et embaumé de la Provence, où la Nature elle-même semble faire de la vie une fête perpétuelle.

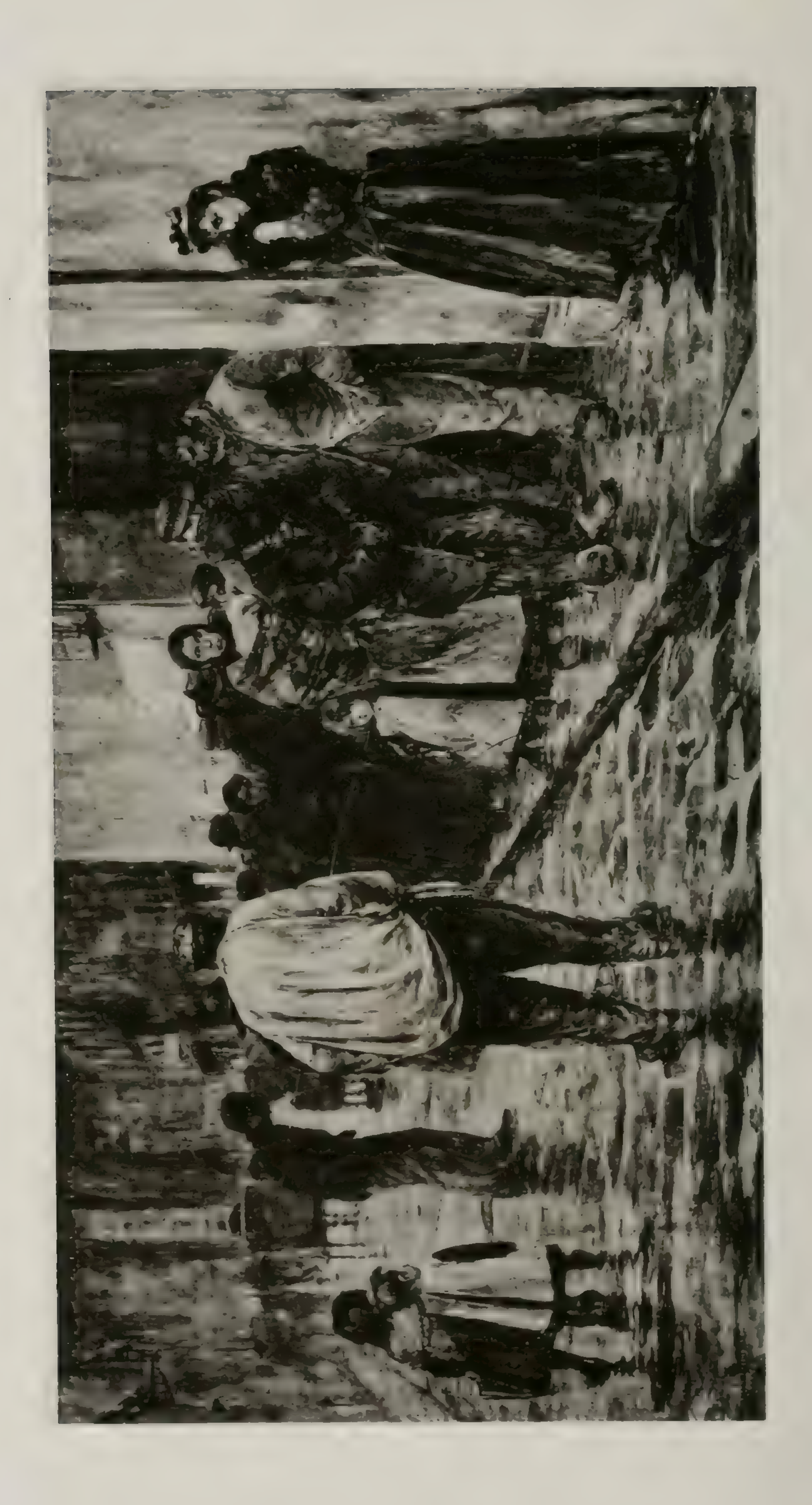
Je ne sais pas, en effet, dans notre beau pays de France, un seul coin de terre où l'existence soit plus clémente que dans cette région bénie, que les Romains appelaient leur *province* par excellence. *Provence* ne vient-il point de *Provincia* ? L'homme a peu de besoins, là où le climat est si doux, où la Nature est si généreuse qu'il les satisfait à peu de frais, comme si elle avait voulu qu'il n'eût que

la peine de naître pour avoir le plaisir de vivre. Les brises sont chaudes, l'air est embaumé — est-ce qu'un poète n'a pas appelé la Provence une gueuse parfumée ? La terre, à peine remuée se couvre de moissons ; les arbres ont autant de fruits que de fleurs, et quel enchantement que cette lumière dorée qui vous caresse en même temps qu'elle vous éclaire ! et les beaux horizons, aux lignes souples et molles dans lesquels le regard se perd avec une indicible volupté !

On dansera, on chantera ce soir dans la villa voisine, et déjà les jeunes filles suspendent aux branches des platanes et des oliviers, les lanternes vénitiennes qui marieront leurs douces lueurs colorées aux rayons blancs, tombés des étoiles.







LUNA

Les moins Malheureux

Un Salon doit être comme un abrégé du monde ; un kaléidoscope aux façettes tournantes, qui nous fait voir tour à tour les mille aspects divers de la vie ; un grand drame aux scènes variées, qui se succèdent sans se ressembler ; un livre dont chaque page forme un contraste frappant avec la page qui la précède et celle qui la suit.

C'est pour obéir à cette loi, qui peut seule assurer l'intérêt d'une œuvre comme la nôtre, qui doit, avant tout, se défendre de la monotonie que nous avons voulu faire une place au tableau de M. Luna, bien qu'il ne soit point d'une gaîté folâtre.

Le peintre appelle ceux qu'il nous montre ici « *Les moins malheureux !*

Bonté du ciel ! mais, à ce compte-là, que peuvent donc bien être les autres !

Nous sommes où vous voudrez, dans un de ces quartiers pauvres que le *Grand Baron* n'a pas encore eu le temps d'exproprier pour y faire passer les boulevards haussmannisés, pleins d'air et de lumière, alignant leurs longues files de magnifiques hôtels.

Il fait un temps à ne pas mettre un créancier dehors, et, pendant qu'il pleut des halebardes sur les épaules d'un tas de misérables, à qui l'institution des parapluies — que les Anglais appellent des ombrelles — est complètement inconnue, les moins malheureux, les modèles de M. Luna s'abritent, d'un vieux mur. Misère et corde ! aurait dit feu Virloque.





E. MOREAU-NÉLATON

Le Peintre

Age quod agis! dit la Sagesse des Nations. *Fais ce que tu fais !* c'est-à-dire donne-toi tout entier à la tâche présente, et que ton œuvre soit ta vie! Qu'elle absorbe ton attention, ta pensée et tes forces, et ton être tout entier.

Le modèle dont s'est inspiré M. MOREAU NÉLATON est bien pénétré de cette vérité, et il n'est pas besoin de le regarder à deux fois pour se convaincre que le monde a cessé d'exister à ses yeux ; qu'il ne respire plus que pour le tableau qu'il peint, et que l'univers est enfermé pour lui dans la bordure de son cadre. Son pinceau écrit l'alpha et l'oméga de toute chose.

Le peintre de M. MOREAU NÉLATON n'est pas le rapin ordinaire de l'atelier Julian ; il n'est pas non plus l'artiste élégant et gentleman, ayant pignon sur rue, et recevant le client dans un hôtel à lui. C'est un moine — un arrière-neveu de Fra Beato Angelico da Fiesol — un vieux moine aux cheveux blancs et à la barbe grise, qui se met peut-être à genoux pour peindre les anges, la Vierge et les saints.

Quoi qu'il en soit, il est parfait d'expression et de pose. Il lui manque quelques dents à la mâchoire supérieure, ce qui dérange un peu l'harmonie de son profil ; mais un moine, après tout, n'a besoin que des dents de sagesse, et celui-ci a vraiment une belle tête de vieillard. Son vêtement, à grandes cassures et à larges plis, a beaucoup d'allure et de style. On remarque le morceau, et il mérite de l'être. NÉLATON est jeune : un bel avenir s'ouvre devant lui. On lui sait gré de ne pas s'être contenté de la gloire qu'il a trouvée dans sa maison.



LOUISE BRESLAU

Jeune Femme. Chrysanthème.

Mademoiselle Louise Breslau appartient, ainsi que Mlle Jeanne Rongier, Mlle Gardner, Mme Demont-Breton, et deux ou trois autres jeunes et vaillantes artistes, à ce petit groupe de femmes dont les œuvres n'ont rien des mièvreries féminines.

On a pu, je le sais, reprocher à quelques unes d'entre-elles de rester trop longtemps sous l'influence de leur maître, et de prolonger sa manière, en l'affaiblissant, naturellement.

Je ne sais jusqu'à quel point la critique est fondée pour quelques-unes de ces aimables personnes ; mais elle man-

querait absolument de justice avec Mlle Louise Breslau qui s'est complètement affranchie de tutelle et d'influence : elle est elle-même, et elle a trouvé sa note indépendante et personnelle. Elle la gardera.

Cependant, en sa qualité de femme, elle ne peut pas refuser tout sacrifice à la mode, et peignant une jeune élégante, elle a voulu placer à côté d'elle la fleur *copurchic*, fin de siècle et dernier cri.

Sur sa table, dans un vase de cristal, j'aperçois, en effet, un superbe bouquet de chrysanthèmes. La fleur au cœur d'or s'épanouit dans sa lumineuse beauté, éclairant tout autour d'elle.

La jeune femme, qui est l'héroïne du tableau, doit être une artiste, si j'en juge d'après sa mise d'une originalité qui ne manque pas d'élégance, mais qui ne s'assujettit point aux lois que font — ou que subissent — les femmes du vrai monde.

La tête est très accentuée, fort intelligente, le front pensif, l'œil profond, la bouche rêveuse. En somme, attirante et captivante, cette Madame Chrysanthème que ne désavouerait pas Pierre Loti — académicien ou non.



MAUGEAN

La Prière

J'ai connu un vieux prêtre que dévorait le zèle de la maison de Dieu. Il disait un jour devant moi à un mondain, assez tiède envers les choses du ciel, mais qu'il aimait trop pour se résigner à le voir devenir plus tard un tison d'enfer :

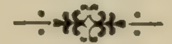
« Je ne vous demande pas de dire des chapelets du matin au soir, ou de lire après chaque repas les Sept Psaumes de la Pénitence, bien qu'il y ait parfois des cris du cœur singulièrement éloquents dans le repentir mouillé de larmes du roi prophète. Mais, voyons, mon pauvre ami,

faites cela pour moi ! Une fois par jour, trouvez un quart de minute pour dire tout bas :

« Mon Dieu ! bénissez-moi ! »

Et il avait raison le bon prêtre, car l'homme ne se nourrit pas seulement de pain, et une fervente invocation de son âme, s'élançant de la terre vers le ciel, lui apporte souvent le secours et la force ; la consolation, toujours.

Je comprends donc l'émotion sincère que j'ai vu, sur le visage de certains spectateurs contemplant le très joli tableau de M. MAUGEAN, intitulé la *Prière*. Comme ils sont bien tous absorbés dans la pensée de l'autre monde ! Quelle foi profonde dans l'attitude, dans le regard de cette vieille femme à genoux, au premier plan. Quelle onction rien que dans ses mains jointes ! Voilà un tableau vraiment pathétique, et dans lequel l'auteur a mis beaucoup de lui-même.







AIMÉ PERRET

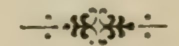
La Distribution des Prix

Je serai fort étonné si la *Distribution des prix* exposée au Champ de Mars par M. Aimé Perret, et que nous sommes heûreux de reproduire dans ce volume de notre Paris-Salon, n'obtenait pas un succès très voisin de la popularité.

Le tableau a vraiment tout ce qu'il faut pour cela, et l'artiste, avant de le présenter au public, a commencé par y dépenser beaucoup de talent et de travail. Il y a là un grand et visible effort. Je me hâte d'ajouter que cet effort est récompensé par le succès. Le tableau de M. Perret plaît à tout le monde — et c'est justice. Elle est aimable

et sympathique, cette composition claire et gaie, pleine de mouvement, de vie et de lumière.

Et puis, on se sent dans un monde de braves gens et cela fait plaisir. Le maire du village, le curé, et trois ou quatre notables, siègent, tout au fond du tableau, sur une estrade élevée. Les précieux volumes dorés et gaufrés, s'empilent sur une table. Au pied de l'estrade, les mignonnes créatures, les « jeunes élèves », comme dit M. le maire, en robes blanches, et couronnées de leurs cheveux nattés (car nous sommes dans une école de filles), diadèmes fournis par la Nature, et qui valent bien les couronnes de lauriers qu'on leur donnera tout à l'heure. Au premier plan, les grands parents, fiers du triomphe de leurs petits enfants. Ça et là quelques jolies figures, adorables dans leurs grâces adolescentes, et que l'amour sera heureux de retrouver plus tard.





RIBART

Église de Champagne

Que j'en ai vu d'églises, de temples et de chapelles dans ma longue vie de Juif-Errant, quand je promenais sur les trois continents du vieux monde mon bâton de voyageur.

Mais, plus j'en ai vu, plus j'en ai voulu voir. L'architecture m'attire comme le plus noble des arts, et l'architecture religieuse est sa forme la plus haute, la plus pure, et la plus parfaite.

On est ébloui, en lisant le Livre des Rois, par la description des splendeurs et des merveilles du temple bâti à Jé-

hovah par Salomon, un homme complet, qui savait s'occuper tour à tour de son Dieu et des dames.

Le Parthénon d'Athènes, le Temple du Soleil à Baalbeck — les Grecs mieux disant l'appelaient Héliopolis ;— la Sainte-Sophie, à Constantinople ; la basilique de Saint-Marc, à Venise ; Saint-Pierre de Rome, le dôme de Milan, la cathédrale de Cologne, Notre-Dame de Reims nous remplissent d'une admiration émue, dans laquelle se mélangent, en proportions à peu près égales, le sentiment artistique et le sentiment religieux.

Mais je ne demande pas tout à la fois, et un seul des deux me suffit ! Combien d'heures charmantes n'ai-je pas dues, ici où là, à une simple église de village, avec son clocher branlant, ses murs lézardés, son porche ouvert à tous les vents, et ses saints, peinturlurés de vives couleurs.

L'Eglise de Champagne, que nous montre M. Ribart, est certainement mieux que cela, et son ensemble pittoresque a fourni au jeune artiste le motif d'une composition très intéressante et fort aimable.

DE THOREN

Les Deux Ennemis

Il s'appelait Toby. Il était gros comme le poing — gris-ardoise, à poil ras, si court qu'il donnait à la main caressante la sensation d'un gant de Suède. Pour nez une truffe ; pour œil, un diamant noir — mais un grand courage dans un petit corps — un vrai cœur de lion !

Un jour, dans mes prairies normandes, je me promenais en compagnie d'une ombrelle rouge. Ce n'est pas moi qui portais l'ombrelle. Tout à coup, un taureau sournois, auquel nous n'avions pas pris garde, mis en fureur par cette couleur vive comme la flamme, que n'ont ja-

mais pu souffrir ses pareils, fond sur nous, le front bas, l'œil tors, la corne menaçante.

Ma jeune Galatée fuit vers les saules ; moi-même je décampe sous le prétexte bien trouvé de ne pas la laisser seule. Mais lui, Toby, mon chien, mon héros, qui n'a qu'une idée, sauver son maître ou mourir, au lieu de fuir à notre exemple, intrépide comme l'intrépide Hippolyte, digne fils d'un héros, pousse au monstre, puis s'arrête à six pas, et ferme, arcbouté sur ses jarrets — petits, mais de fin acier — il se dresse devant la bête, qui l'aurait balayé, rien que d'un coup de sa queue, et sonnant la charge par un aboiement provocateur, pygmée qui brave un géant, il a l'air de dire à tous ceux qui le contemplent : — On ne touche pas à mon maître !..

Cette histoire qui n'est pas un conte, est revenue à mon souvenir devant les *Deux Ennemis* de M. de Thoren.

Ces deux ennemis, ce sont la vache et le chien, qui se regardent prêts à commencer une lutte inégale. M. de Thoren est un de nos bons animaliers — par droit de conquête et par droit de naissance. Son père fût un maître.



PAUL DELANCE

Les Hauteurs de Montmartre

« TOUT est dans tout ! » a dit je ne sais quel penseur, ami des formules vagues. »

Et la pensée et la formule sont revenues à mon esprit en voyant le titre du tableau de M. PAUL DELANCE : *Les Hauteurs de Montmartre.*

C'est qu'il nous offre des points de vue bien divers et des aspects bien différents, ce Mont des Martyrs, *Mons Martyrum*, MONT MARTRE, arrosé jadis du sang des confesseurs ; qui domina longtemps de son front chauve et dépouillé la *Lutetia Porisiorum*, cette ville de boue des

Gaulois, dont les Français, aidés par les siècles, devaient faire une ville de marbre.

Pendant de longs cycles d'années, aride et désert, le Mont des Martyrs, qui n'eut tout d'abord que quelques maisons rares, isolées et misérables, est devenu tout à coup un des quartiers les plus peuplés, les plus vivants, les plus bruyants, les plus animés et les plus curieux de Paris. Un peintre aurait vraiment tort de l'oublier – car on peut dire que Montmartre est par excellence la ville des peintres. C'est aussi celle de leurs auxiliaires, l'utile et modeste tribu des modèles, qui descendent chaque matin vers les ateliers, où les attend, avec la pose un peu rude, le pain bien gagné de chaque jour... Il y a aussi le SACRÉ-CŒUR, l'église votive, dont l'architecture bysantine et superbe ajoute à la ville aérienne une note tout à la fois majestueuse et pittoresque.

Rien de tout cela n'a tenté M. PAUL DELANCE, et le Montmartre qu'il a voulu nous montrer, est le Montmartre pauvre, triste et besogneux — un Montmartre à la *Pelez*. Très touchante, d'ailleurs, cette mère au profil dur et au cœur tendre, serrant un enfant malingre sur sa poitrine, tandis que la fillette, plus grande, la suit à pas inégaux, chargée des victuailles du matin.

C'est Montmartre intime !





IWILL

Matinée d'Avril

Je connais des gens qui n'aiment pas Avril! On se défie de ses retours des bises, parfois plus aigres que les vents glacés de Mars.

Voici venir le mois d'avril,
Ne retirez pas un fil!

dit la mère prudente à sa tendre progéniture.

« Avril, c'est un faux printemps, dit de son côté le vénérable Mathieu Lœnsberg, à moins pourtant que ce ne soit le non moins vénérable Mathieu de la Drôme. »

Eh! sans doute, Avril ne nous donne pas les roses de Mai... Mais, savez-vous rien de plus charmant qu'un *Matin d'Avril* dans le bois! Ce n'est pas encore l'épanouissement intense de la feuillée de Juin, trop monotone dans sa toute puissance... Mais, quel aimable contraste,

pour l'enchantement des yeux, entre ces arbres aux sèves robustes et paresseuses, qui nous montrent encore les rameaux noirs, engourdis par les derniers froids, et les essences hâtives, dont les bourgeons, rouges comme des rubis, s'entr'ouvrent déjà, et dénouent leurs feuilles tendres, comme de petites faveurs vertes à la livrée du printemps. A travers les branches claires passent les rayons du soleil, qui tombent du ciel comme une pluie d'or. L'air est tiède : les buissons chantent ; la terre sent bon ; les primevères, au pied des arbres, étalent leur corolle, comme des étoiles de soufre ; les marguerites au cœur d'or et à la colerette blanche, brillent dans l'herbe drue, tandis que le muguet, que les Espagnols appellent si poétiquement le lis des vallées, *el lirio des los valles*, sonne les matines avec ses clochettes d'argent. C'est la première fête de la Nature renaissante et rajeunie, et le bois se met en frais pour lui offrir un bouquet.

Ces impressions vives et charmantes, que la plume est impuissante à décrire, je les ai vues bien rarement traduites par le pinceau avec une plus séduisante fidélité que dans le tableau de M. Iwill, avec ses fonds légers, fuyant dans les profondeurs des lointains, et ses premiers plans animés par l'abondance de la végétation printanière, qui s'épanouit au bord de l'étang, dans sa fraîcheur luxuriante.



PHILIP HALE

La Foi et l'Espérance

Si j'avais été employé à la municipalité de la petite ville néerlandaise où l'on présenta le jeune PHILIP HALE quelques heures après sa naissance, je me serais rendu coupable d'un léger faux, et j'aurais écrit sur les registres de l'État civil, HALS au lieu de HALE, donnant ainsi au nouveau-né le plus noble ancètre que puisse souhaiter un peintre de portraits.

Et la suite des évènements m'aurait donné raison, car à l'exemple du grand FRANS HALS, qui a plus fait pour la gloire d'Harlem que ses grandes orgues et ses belles tulipes, M. PHILIP HALE a vraiment toutes les qualités des

peintres de portraits. Comme tous les maîtres du genre, il excelle à faire rayonner les âmes sur les visages. Avec les moyens les plus simples et les plus consciencieux, sans trompe-l'œil, sans parti pris, sans charlatanisme, il arrive à une intensité d'expression vraiment puissante, et tout à fait digne d'un véritable artiste.

Je ne m'arrête pas à ce titre de son tableau, *la Foi et l'Espérance*, qui vise à une sorte de symbolisme plus ou moins heureusement atteint, et je me contente d'examiner, comme deux portraits, ces deux têtes de vieille femme et de fillette, et j'ose dire qu'il faut les ranger parmi les meilleures qui soient au SALON du Champ de Mars.

Quelle fermeté dans les traits anguleux de la vieille, sur laquelle les années ont marqué leur passage; mais quelle puissance de pensée et d'ardente conviction dans son œil fixe, tandis que l'espérance sourit sur la bouche en fleur de l'enfant.



ALFRED SMITH

En Vacances

En Vacances ! Le seul titre du tableau de M. Alfred Smith fera battre bien des cœurs sous la tunique des collégiens qui visiteront le Salon du Champ de Mars. En vacances ! Oh ! les mots magiques ! Quelles émotions ils nous donnaient en ces temps — hélas ! si lointains aujourd'hui — où, penché sur le calendrier aux jours décroissants, nous effaçions chaque matin une misérable unité du formidable total qui nous séparait encore de l'heureux moment où ces mots magiques : *En vacances !* allaient devenir pour nous une palpable réalité... *En vacances !* c'étaient les longues promenades, pieds nus, sur le rivage normand, où nous allions à marée basse, pêcher les gros

crabes et les petits homards; les goûters sur l'herbe, à l'ombre des bois jaunissants ; et les courses folles à brides abattues, sur le chemin du Roi — il y avait encore des rois quand j'étais jeune ! — entre Isigny et Carentan, les deux villes rivales, séparées par la Vire, aux détours capricieux; et les lièvres assassinés au gîte, avec un fusil *à pierre*, et les perdreaux surpris à travers la haie — car nous fûmes braconnier avant d'être chasseur !

Cet heureux temps n'est plus ! Mais le tableau de M. Alfred Smith en évoque dans mes souvenirs la trop séduisante image...

Il est vrai que son héros est plus sage que moi ! Il ne fait pas l'école buissonnière, même en vacances... Il lit ! Ce doit être un fort en thème !...

Je me trompe ! J'aperçois le titre de son livre : c'est un roman réaliste... Nous valions encore mieux que cela... dans mon temps !

Le tableau est bien peint : très jolie la lisière du bois, et très fin de siècle, le collégien qui remplace avantageusement la tunique bleue par la veste blanche.



ÉMILE BARAU

Lieu dit d'Alger (Saint-Étienne)

Par la mort-dieu ! de quel Saint-Étienne s'agit-il bien ici ? est-ce de la douce patrie des rubans, où l'on prend quelquefois les Préfets pour en faire des otages ? et quel peut bien être cet endroit que je m'accuse de n'avoir vu ni dans mes voyages, ni dans mes rêves, qui répond à nom étrange : *Lieu dit d'Alger ?* — Petits chiens, voulez-vous ma langue ? Je suis prêt à vous la donner tout de suite. J'aime mieux cela que de chercher le mot d'une énigme que je suis certain d'avance de ne pouvoir

pas deviner. Mais, peu m'importe! Je me rappelle les vers d'Horace :

... . Pictoribus atque pœtis,
Quidlibet audendi semper datur œqua posteritas!

et je respecte la fantaisie d'un artiste, qui est bien le maître, après tout, de sa toile et de ses pinceaux. Si nous trouvons qu'il a fait un bon tableau, il est quitte envers nous, et nous n'avons plus rien à lui demander.

Il y a une incontestable vigueur dans ce paysage à la Salvator, que nous offre M. Barau. Il serait difficile, en vérité, de trouver des terrains plus solides, des eaux plus frémissantes, et une plus robuste plantation d'arbres aux végétations puissantes. — Je ne suis pas encore revenu de mon premier étonnement, et je ne reconnais plus le paysage, riant sous le soleil, des environs d'Alger; mais j'ai sous les yeux une vue de Nature que je sais vraie. Je n'en veux pas davantage.







LE CAMUS

Matinée de Printemps (Menton)

Un Anglais très voyageur, et qui avait l'habitude de résumer chaque soir, dans une phrase confiée à son album, les impressions de sa journée, écrivait un jour devant moi, de sa longue écriture nette et ferme :

« On ne vient à Menton que pour y mourir ! »

La chose pouvait être vraie, il y a quelque trente ans, elle ne l'est plus aujourd'hui.

Il y a trente ans, en effet, la population de Menton ne se composait que de malades, de pharmaciens, de médecins, et d'entrepreneurs de pompes funèbres, qui ne tar-

daient point à se retirer, après fortune faite. Mais aujourd'hui nous avons changé tout cela. Les attractions de Monte-Carlo, dont on n'est séparé que par quelques minutes de trajet, qui s'accomplit sur la plus belle des routes; la facilité des communications, à l'ouest, avec la France; à l'est avec l'Italie; au nord avec l'Allemagne, ont fait de Menton la plus aimable et la plus riante des stations méditerranéennes, et la douceur de son climat n'a d'égale que la beauté de sa végétation.

Jetez plutôt les yeux sur le tableau grandiose et magnifique de M. Le Camus, et dites-moi si vous pouvez rêver une *Matinée de printemps* plus poétique que sous ces arbres majestueux, en face de cette adorable mer, dont les flots vous bercent avec un murmure doux comme le chant des sirènes.



MONTENARD

Le vieux Ponton

Sunt *lacrymæ rerum!* Les choses ont leur mélancolie ! disait Virgile, il y a quelques deux mille ans. — Et comme il avait raison ! Mais parmi ces tristesses dont le monde est plein, une des plus amères, à coup sûr, c'est d'assister à la décadence des êtres ou des choses — cette décadence qui n'est que la préface de la destruction, et, pour ainsi parler, la préparation à l'anéantissement et à la mort.

Un jour, je m'en souviens, je faisais dans un canot, dont les rameurs étaient des étudiants de Cambrige, le tour d'un vieux navire de guerre — *A man of War* — pour me servir de la noble et antique expression anglaise.

— Il a porté Nelson à Trafalgar ! me dit le jeune gentleman à la casaque bleue qui maniait la barre, *the barrer*, comme on dit sur la Tamise.

Et c'était vrai ! Le drapeau amiral avait flotté à sa

poupe ; il avait jeté feu et flamme par tous ses sabords, et coulé vingt navires ennemis. Deux flottes rivales l'avaient salué d'acclamations enthousiastes...

Et maintenant, démâté, désarmé, désemparé, enchaîné, il dormait, immobile, sur les eaux étonnées du grand fleuve.

J'éprouvai pour lui cette involontaire mais réelle pitié que l'on a toujours devant les choses qui furent grandes, et qui vont périr, et l'hémistiche de Virgile me revient à la mémoire :

Sunt lacrymœ rerum !

La même impression m'attendait, aussi poignante et aussi vive, devant le tableau de M. Montenard : *Le Ponton :* le ponton ce vieux vétéran des mers à qui l'on n'accorde que de lamentables invalides. Il y a beaucoup de tristesse, et aussi beaucoup de grandeur dans cette carcasse du trois-mâts qui sillonna jadis tous les océans, fier et superbe, et à qui les mousses gouailleurs chantent maintenant quand ils passent devant lui, le refrain de la romance :

Adieu, mon beau navire,
Tes beaux jours sont passés !

Ce sujet, très noble et très grand, qui vous donne à penser, Frédéric Montenard l'a traité en peintre et en poète. Personne ne reste indifférent devant son remarquable tableau.

JEAN BÉRAUD

Monte-Carlo — Rien ne va plus

Chacun, dans ce monde, a sa spécialité. L'important est de la bien choisir, appropriée à ses goûts, à son talent, à sa manière de voir et de sentir les choses.

C'est à quoi Jean Béraud, un Parisien très affiné, ne s'est jamais trompé,

Jean Béraud est certainement un des hommes de ce temps-ci qui s'entendent le mieux à grouper les masses, et, même dans les foules, à préciser, à individualiser, à saisir et à reproduire les types, en les rendant toujours reconnaissables. C'est là, j'ose le dire, la caractéristique de son talent, et il y est toujours fidèle. Il a raison, car

c'est être en même temps fidèle au succès. Voyez plutôt le tableau qu'il expose aujourd'hui au Champ de Mars.

L'artiste est à Monte-Carlo, c'est-à-dire au centre même de toutes les séductions que l'Art et la Nature puissent offrir à l'admiration et à l'étude d'un peintre.

Ici, des horizons enchanteurs; là, des palais superbes, élevés à la fortune changeante; plus loin, un théâtre qui est le dernier mot du joli.

De tout cela JEAN BÉRAUD ne se soucie. Mais il va s'enfermer dans la Salle mauresque où la *Fée Roulette* tient ses grandes assises, et au moment où le chef de partie prononce le sacramentel *Rien ne va plus!* son pinceau, qui peut lutter avec le plus instantané des appareils, vous croque tout ce monde des joueurs, varié, multiple, grouillant, infini, et vous le rend dans toute la fièvre de ses inextinguibles passions. — Quelle dépense de talent dans cette petite toile!





WILLY MARTENS

Danseuse à sa toilette

Je ne sais si c'est une secrète influence de l'Exposition universelle qui nous a valu cette recrudescence de vogue pour tout ce qui touche au corps de ballet ; mais, depuis que nous avons vu la mimique expressive et les gestes enlaçants des petites Javanaises, la danse du ventre des Almées du Caire, les poses charmeresses des Bayadères que boivent les eaux sacrées du Gange, et la Jota aragonesa de Soledad et de la Macarona, nous ne rêvons plus que d'entre-chats et de jetés-battus, et quand on nous vante les mérites d'une femme, nous sommes tentés de nous demander tout de suite si elle a du parcours et de l'élévation, et si elle est ferme sur ses pointes.

Ne nous étonnons donc point, si nous voyons un certain nombre de danseuses dans les deux Salons de 1890. Pour mon compte, je ne m'étonne que d'une chose, c'est de ne pas en avoir rencontré davantage.

Une des plus aimables et des plus sympathiques, c'est à coup sûr celle que M. WILLY MARTENS nous montre à sa toilette.

La toilette d'une danseuse ! ces seuls mots suffisent pour éveiller dans certains esprits des idées légères et folichonnes. Je vous vois d'ici, rêver maillots collants, et costumes provocants, commençant tard et finissant tôt.

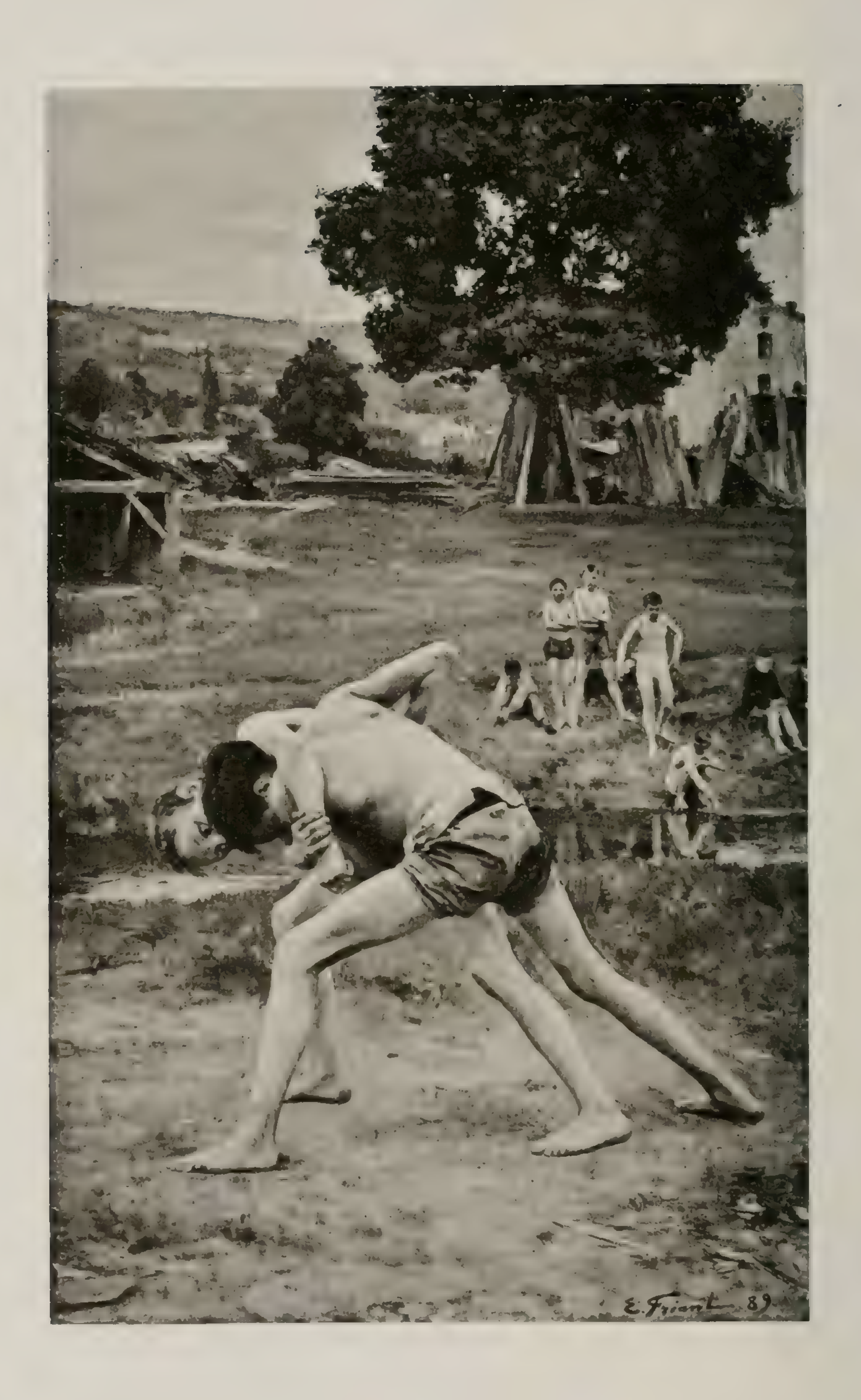
Je suis heureux de dire à ces bonnes âmes qu'elles en seront pour leurs jugements téméraires. M. WILLY MARTENS a sans doute pris pour devise la parole du maître :

Malheur à celui par qui le scandale arrive.

Rien n'est plus convenable, rien n'est plus chaste que sa danseuse, nouant sa ceinture sombre autour de sa longue robe japonaise.

Sa figure est charmante, mais modeste dans sa grâce décente. Elle me rappelle cette charmante Emma Livry, qui allait à la messe tous les matins, et qui faisait brûler un cierge les jours de *Grandes Premières.* Q'en dis-tu Soledad aux yeux d'enfer ? et toi, Macarona, aux accroches-cœurs assassins ?




E. Friant 89

E. FRIANT

La Lutte

M. FRIANT devrait dédier son tableau à la Société A.-A.-E.-M., laquelle, en ce moment, est en train de devenir aussi célèbre que la fameuse Compagnie P.-L.-M.

Tout le monde sait que P.-L.-M veut dire chemin de fer de Paris, Lyon, Méditerranée. Mais les seuls initiés savent que les lettres cabalistiques A.-A.-E.-M signifient

Association athlétique de l'École Monge

Je suis heureux de l'apprendre à tous, à seule fin que personne n'en ignore.

La Société Athlétique de l'Ecole Monge, que je m'em-

presserais de faire déclarer d'utilité publique, si *j'étais gouvernement*, s'est proposé pour but de donner des muscles à notre société décadente, qui n'a plus que des nerfs, et qui va mourir par là.

Je voudrais lui offrir le tableau de M. FRIANT qu'elle placerait, comme *ex-voto* dans la salle de ses séances, si elle siège jamais autre part qu'en plein air, ainsi, du reste qu'il convient a de fervents amateurs du sport athlétique. S'il est un fait démontré par tous les physiologues, et démontré plus clairement encore par le spectacle que nous avons tous les jours sous les yeux, la génération contemporaine est épuisée par l'abus du plaisir, et tout autant, peut-être, par l'abus du travail intellectuel. Les deux sont également funestes.

Il faut, au nom de l'avenir, encourager tous les exercices propres à favoriser dans la jeunesse, le développement de la force physique.

C'est donc avec une sorte de joie intime — bien que dégagée de toute espèce d'égoïsme — que je regarde le tableau de M. E. FRIANT, et ces beaux corps de lutteurs, souples et vigoureux, chez qui la force ne nuit point à l'élégance, et dont les heureuses proportions nous offrent le plus harmonieux ensemble.



WILLESDAG

Marée haute

C'EST-CE par cette seule raison qu'elle est changeante et capricieuse comme la femme, que la mer exerce sur tous ceux qui l'ont connue et pratiquée, une irrésistible attraction ? On ne se lasse jamais d'elle, parce qu'elle n'est jamais la même.

Vous ne la retrouverez pas comme vous l'avez laissée. Ses aspects varient, non pas seulement d'un jour à l'autre, mais de minute en minute. Tantôt ses flots d'huile s'endorment dans un repos qui les rend immobiles comme l'eau d'un étang encaissé dans des rives profondes ; tantôt ses vagues soulevées en montagnes liquides, semblent vouloir escalader le ciel pour éteindre les étoiles.

Eh ! que dire de cette mystérieuse correspondance, avec le plus incontestant des astres, qui fait que la lune là haut et l'océan là-bas, subissent les mêmes alternatives et traversent les mêmes phases.

On me les a expliqués cent fois pour une ces phénomènes des marées, avec leurs périodiques inégalités, qui font que, pas un jour de suite, vous n'avez le même spectacle sous vos yeux étonnés et ravis ; que tantôt la vague paresseuse et fatiguée semble vouloir rester dans son lit qu'elle ne quitte qu'à regret, et que tantôt, s'élançant du fond des abîmes, elle monte à l'assaut des continents qu'elle va submerger. Je n'ai pas compris, mais j'ai admiré !

C'est une de ces heures de victoire et de conquête de l'Océan triomphant ; c'est la *Marée haute* que nous montre M. H. WILLESDAG. La mer *étale ;* elle a tout couvert, et les navires, refoulés par le jussant jusqu'au rivage, carguent leurs voiles et attendent.

Rarement on a su mieux exprimer la grandeur et la majesté de la nature.



A. SPRING

OH! Mon Dieu!

OH! mon Dieu! Cette exclamation naturelle de toute douleur humaine — si naturelle qu'on la trouve même dans la bouche de ceux qui prétendent ne pas croire aux dieux, elle viendra d'elle-même aux lèvres de tout spectateur qui contemplera, avec l'attention sympathique dont il est digne, le tableau de M. Spring.

Nous avons vu rarement une figure d'homme plus accablée, plus terrassée par la destinée implacable. — Il est bien celui-là, un vaincu de la vie, et un vaincu sans espoir de revanche, car la force l'abandonne, en même temps que le courage.

C'est un vieux, et la vieillesse, complice atroce et inexo-

rable de tous ses ennemis, ne lui permet même plus l'espérance. *Oh! mon Dieu!!!*

Il a été beau. On le voit à la ligne encore nette et fière de son profil aquilin, et au galbe fin de ses mains nerveuses ; mais il ne peut secouer le poids du malheur qui courbe sa tête et fait ployer ses épaules — plus lourd encore que le poids des années.

Tout, du reste, est misère autour de lui comme en lui : sa chaise qui boîte, sa table qui danse, les murailles même de son taudis ne nous disent que trop à quel degré d'infortune est tombé celui qui, peut-être, a connu des jours meilleurs. — Peu de tableaux, plus que celui-là, remueront au fond des cœurs les fibres douloureux de la pitié... *Oh! mon Dieu!*





MANUEL JIMENEZ PRIETO

Un Ecrivain Public

Quand on s'appelle Jimenez, il faut tâcher d'être cardinal. Le nom invoque la fonction, et il me suffit d'entendre ces trois syllabes, prononcées devant moi, pour que j'évoque aussitôt la barette cardinalice et la robe rouge de Porporati.

M. Manuel Jimenez Prieto, qui ne s'est pas senti la vocation suffisante pour aspirer aux honneurs du Sacré Collège, s'est voué à la peinture du tableau de genre, et l'on peut dire qu'il y réussit à souhait.

Chacune de ses petites toiles est une étude de mœurs

consacrée à l'illustration très intelligente, très fine et très animée de la vie populaire en Espagne. Il la connaît par droit de naissance et il la reproduit par droit de talent.

L'Espagne prête merveilleusement à la peinture de genre, par ce que tout y est pittoresque au plus haut degré, les types, les costumes, les physionomies. Ce beau royaume de Castille et Léon sera le dernier refuge de la couleur locale.

La couleur locale! on la retrouvera de Barcelone à Saint-Sébastien et de Fontarabie à Séville, alors qu'elle aura disparu du reste de notre vieille Europe, civilisée à outrance.

Regardez plutôt le joli tableau de M. JIMENEZ, et dites-moi s'ils sont assez nature ces trois personnages, si bien posés : cette cuisinière en robe de gala, ayant à ses pieds le panier dont elle a tant de fois fait danser l'anse ; l'ouvrier en manche de chemise, à qui elle en impose, et l'écrivain public qui rédige leur contrat en plein air... c'est vu... c'est vécu.!





LOUIS DESCHAMPS

Le Portrait d'Aurore

Elle a deux ans, et s'appelle Aurore. Mais le nom avance, comme ma montre. L'Aurore, c'est sa mère, si jeune toujours. Elle, la mignonne, elle en est encore à l'*aube* de son premier matin. Très charmante, d'ailleurs, dans sa pose si bien trouvée qu'on la dirait choisie par la Nature même. N'êtes-vous pas comme moi, tenté de la prendre pour une petite infante de Vélasquez, avec sa toilette de princesse, dont les dames d'atour n'ont pas encore attaché toutes les épingles. Mais a-t-elle besoin de se mettre en frais d'oripeaux, avec ses chairs fraîches, pétries dans un albâtre vivant, légèrement teinté.

Comme on les aime, ces têtes d'enfants, à la fois naïves et pensives, dont l'œil, hanté de visions, semble regarder dans l'*au-delà* et le *par-delà*, et voir des choses que nous ne voyons plus, nous autres, les grands, qui voudrions parfois redevenir petits !

Quoiqu'il en soit elle est déjà très attirante, cette Aurore, fille du sang chaud dès Créoles, et dont les prunelles de velours noir relèvent si bien la blancheur de blonde, et cette fleur du teint pour lequel on a pétri des lis et des roses. La bouche, d'un dessin si fin et si ferme, indique bien – rien qu'avec un pli des lèvres — ou la malice ou la grâce, avec la bonté mêlée d'un grain piquant de malice. On sent qu'elle est faite, comme celle des charmeuses, pour le sourire et pour le baiser — tu seras bien femme, ma chérie !

Tout cet ensemble, très aimable et très intelligemment traité, par M. DESCHAMPS, sort vivement de la catégorie des simples portraits. C'est un véritable tableau -- et j'en sais peu qui soient plus jolis.





AGACHE

La Vanité

Vanité! dit M. Agache.

— Vanité des vanités, tout est vanité! répond du fond de la tombe, Saint-Jean Bouche-d'Or. Il est vrai qu'il a formulé cette maxime en grec, une très belle langue qu'il parla dès sa plus tendre enfance, et beaucoup plus harmonieuse que l'idiôme barbare dont se sert l'allemand Schopenhauer, pour dire à peu près la même chose.

Le tableau de M. Agache appartient à ce que l'on appelle la peinture symbolique.

On peut se mettre à plusieurs pour la comprendre, et ne

pas être absolument d'accord sur sa véritable signification. J'en fais juge le lecteur.

Une femme jeune et jolie, — quoiqu'elle pèche un peu du côté des cheveux — est assise sur la crète d'un mur blanc. Elle appuie une de ses mains sur sa hanche, et tient dans l'autre une tête de mort. A ses pieds, je vois une cuirasse et une épée nue. A demi couché de l'autre côté du mur, et ne montrant que sa tête pensive et grisonnante, un philosophe ou un poète — il peut être l'un ou l'autre — et même l'un *et* l'autre — regarde vaguement dans l'espace.

Je vois d'un côté la mélancolie et, de l'autre, l'orgueil. Mais je cherche la vanité sans la trouver. Ce doit être ma faute !

Mais qu'importe ? La tête de l'homme est très attirante dans son expression sérieuse, et la femme, fatale et sombre, est très belle de forme, de pose et d'attitude.

Le tableau de M. Agache est un de ceux que l'on regarde le plus, et que l'on veut revoir après l'avoir vu.

Connaissez-vous beaucoup de succès plus flatteurs que celui-là ?

BERNT GRÖNVOLD

Jour d'été en Norvège

C'est surtout en Norvège qu'un jour sans pain doit paraître long ! — car il y a, comme cela, du côté du Cap Nord, par exemple, des jours qui durent trois mois, montre en main... Pendant trois mois, le soleil ne disparaît pas de l'horizon — pendant trois mois, l'œil fatigué cherche l'ombre, et ne trouve que la lumière. — Ce sont là vraiment des sensations étranges, qu'il faut avoir éprouvées pour les comprendre... Le soleil, qui ne se cache point, ne disparaît jamais complètement — devant vous, dans la distance, il décrit une longue ellipse tantôt s'élevant jusqu'au zénith, dans le bleu de l'éther, et tantôt

effleurant les vagues embrasées de ses feux, sans s'y plonger jamais; des colorations étranges enveloppent les objets, et leur donnent des tonalités inconnues dans nos régions moyennes. — On dirait que les rayons de l'astre qui nous éclaire se tamisent en passant à travers les angles d'un prisme. — Les nuits boréales, aussi brillantes que les jours, nous donnent seules ces effets qui frappent le voyageur d'autant d'étonnement que d'admiration.

Il n'y avait qu'un enfant du pays, comme M. Bernt Gronvold, qui pût nous rendre la magie de ces spectacles vraiment saisissants. Sa toile paraît immense, et les enfants, qui se jouent au milieu des herbes sèches, semblent perdus dans une steppe infinie, illuminée de clartés élyséennes.

Il faut voir ce tableau si curieux. Qui l'aura vu, le reverra !





BURNAND

Sous les Pommiers

On se demande, en regardant le tableau de M. Burnand, si l'on a devant soi l'œuvre d'un peintre de paysage ou d'un peintre d'animaux. Le troupeau, qui s'en va broutant dans les grandes herbes sèches, nous montre des moutons à la façon des Schenck et des Charles Jacques, et les vastes perspectives que cette jolie toile ouvre devant moi, me révèlent l'homme qui possède un profond sentiment de la nature.

Au premier plan — une femme — une paysanne robuste, grande, saine, et bien venue, son petit panier au bras, s'avance vers le spectateur, mais sans prendre garde

à lui — tout absorbée qu'elle est par le minutieux travail de son tricot. Il paraît que le tricot est très absorbant.

Je disais tout à l'heure que les moutons étaient bien peints, par un homme très au courant des habitudes, des mœurs et des physionomies de la race bêlante. Le paysage, dans lequel l'artiste les a placés ne mérite pas moins d'éloges — ce qui frappe tout d'abord, et au premier coup d'œil, c'est un incontestable caractère de grandeur. Des effets de perspective, très habilement ménagés, font paraître cette toile immense. Il y a des lointains fort habilement traités, et dont il semble que le regard n'atteindra jamais le bout.

Je ne contesterai qu'une chose à M. Burnand, ce sont ses pommiers, que je trouve trop élégants, trop poussés en hauteur, avec des silhouettes trop minces. Le pommier est par essence un arbre trapu, ramassé et entassé. Ceux de M. Burnand tirent un peu trop de fantaisie. Ils ont tort.







DULAC

Poissons (Nature-morte)

Nous avons un proverbe qui dit : *Heureux comme le poisson dans l'eau!* et ce proverbe dit bien.

Hors de l'eau, c'est une autre affaire. — Mais quand on les voit, souples, insaisissables, glissant à travers le liquide élément, sans bruit, avec une telle facilité de mouvement que l'on ne sent en eux ni la fatigue ni l'effort, on est tenté de regarder les poissons comme les favoris de la Nature...

Et quelle diversité dans ce monde à part, qui, au fond de ces abîmes, reste toujours mystérieux.

On n'en a guère l'idée quand on se contente d'étudier l'ichthyologie en faisant un tour aux Halles, où l'on ne connaît les habitants de la mer qu'au point de vue comestible et dans leurs rapports avec le court-bouillon et la sauce hollandaise. Il faut avoir pêché soi-même pour savoir ce qu'un coup de filet amène parfois au jour des monstres inconnus, dont l'honnête public, qui n'a pas poussé ses explorations plus loin que la pointe Saint-Eustache, n'a pas même le soupçon.

Voilà où je voudrais que les peintres pussent venir avec moi sur les côtes de la Manche ou de l'Océan, chercher leurs modèles... Il est vrai qu'alors ils ne peindraient plus la *Nature morte*, mais bien la *Nature vivante*... — Le talent n'a pas besoin d'aller si loin, me direz-vous, pour faire de bonnes choses, et l'Art est dans tout — même dans les sujets les plus communs.

M. Dulac nous le prouve bien, en faisant un excellent tableau avec une raie, une anguille et une grandin. Il ne s'agit que de savoir s'y prendre ! — Ce n'est pas plus difficile que cela !



L. ABRY

Avant-Poste

Depuis que tout le monde est soldat, la compréhension du fait de guerre est devenue générale et les peintres militaires sont les premiers à s'en apercevoir. Les tableaux e batailles sont peut-être plus rares qu'autrefois dans nos expositions, et, pour notre compte, nous ne sommes guère portés à nous en plaindre, n'ayant pas naturellement le goût du sang, et n'éprouvant qu'un sentiment de tristesse — et quelque chose comme une immense pitié — en face de ces égorgements en masse et de ces massacres des foules inconscientes et misérables.

Nous trouvons tout à la fois plus pittoresque, plus inté-

ressant, et, en tout cas, moins lamentable, l'épisode isolé, qui précède ou qui suit les grandes batailles. C'est dans ces petites compositions que j'aime à retrouver l'artiste, et que je le retrouve, en effet, tout entier, avec son originalité, ses ressources d'esprit et son habileté de main.

Toutes ces qualités, je les note dans l'aimable tableau de M. Abry, intitulé *Avant-Poste*. Les hommes et les chevaux sont admirablement posés ; les animaux frémissent, comme à l'approche d'un danger pressenti, et les hommes sont insouciants — même de la mort — parce qu'ils ont fait depuis longtemps le sacrifice de leur vie. Tout cela est bien observé, bien vu et bien rendu !



TOURNÈS

Femme qui se déshabille au lever

J'ai vu beaucoup de gens, d'un naturel tranquille, pas batailleurs le moins du monde, qui n'ont pas le moins du monde envie de chercher à leur prochain des querelles d'Allemand et qui, pourtant n'en restent pas moins rêveurs devant le tableau de M. Tournès, ou, du moins, devant le titre de son tableau :

Femme qui se déshabille au lever.

— Mais, c'est le monde renversé, murmure à mon oreille un ami célibataire, les femmes s'*habillent* en se levant,.et se *déshabillent* pour se coucher. Pourquoi

M. Tournès veut-il changer tout cela ? N'est-ce point plutôt le livret qui s'est trompé ? En ce cas, lavons la tête au prote et au correcteur — et parlons d'autre chose !

— Eh ! non, mon très cher, en ce moment, je ne puis parler que de mon tableau, ou plutôt de celui de M. Tournès... Et, tout d'abord, laissez-moi vous dire que ce n'est pas lui qui se trompe, mais vous !

Plus tard, quand vous aurez pénétré dans le mystère de la chambre conjugale, vous saurez que les femmes, dans une certaine condition sociale, font une toilette de nuit aussi compliquée que leur toilette de jour, et il faut bien que l'on enlève tous ces *impedimenta*, avant de retremprer un beau corps, plus fatigué peut-être le matin que le soir, dans la salutaire fraîcheur de la fontaine de Jouvence.

Voilà ce que M. Tournès a voulu vous apprendre, petit ignorant ; regardez donc ce joli tableau d'intérieur, aux tonalités très fines..... et ne parlez plus de ce que vous ne connaissez pas !



ANTHONISSEN

Le Vieux Matelot de Trouville

Si j'en crois la forme de son nom, M. Anthonissen n'est pas un homme de chez nous. Il doit venir de plus loin, et cette terminaison en issen me révèle assez clairement une origine scandinave. Mais la Scandinavie ne fut-elle pas jadis la patrie de ces écumeurs des flots qui s'appelaient fièrement les rois de la mer ?

Donc, rien d'étonnant si en arrivant sur ces plages normandes, peuplées jadis par ses ancêtres, M. Anthonissen s'est senti tout de suite attiré par ce vieux *Matelot de Trouville*, dans lequel, peut-être, il a cru retrouver un descendant des conquérants et des vainqueurs

de l'Antique Neustrie. N'est-ce pas le cas de dire avec le poète :

Trahit sua quemque voluptas!

Quoi qu'il en soit, l'artiste, on peut le dire, est vraiment bien rempli de son sujet. Il serait difficile de mieux rendre l'expression malicieuse et rusée de ce vieux visage, brûlé par le soleil, ridé par les années, tané par le vent, la salure et l'embrun de la haute mer. Cette bouche pincée aux lèvres minces, qui semble moins faite pour la parole que pour le silence, est à elle seule tout une révélation. Je te recommande aussi, lecteur candide, l'étude de ces mains, vrais mains normandes, crochues, osseuses, aux phalanges nouées, mais fermes dans leur poignée, et qui doivent serrer — et tenir — comme la griffe du diable.







G. BRÉTEGNIER

Mendiants nègres dans une rue

Il faut avouer que les fils de Cham portent assez gaîment le poids de la malédiction dont leur grand ancêtre fut l'objet, le jour où il oublia le respect que l'on doit à un honnête homme, endormi dans la vigne du Seigneur — surtout quand on reconnaît un père dans cette victime du bon vin.

J'ai connu beaucoup de nègres ; j'en ai eu à mon service, en Europe, en Asie et en Afrique, et je me suis demandé plus d'une fois si c'était vraiment des hommes. Je ne suis pas absolument sûr de l'affirmative. Alors même que devient blanche la laine de leur tête crépue ce sont

encore des enfants — de vieux enfants si vous voulez... mais des enfants toujours !

Faut-il pour cela les plaindre ou les envier ?

Hardi qui le dira !

Je sais bien, pour mon compte, que je n'ai jamais vu personne, parmi les fils d'Adam, qui portât plus gaîment que ceux-ci le poids de toutes les misères humaines. La vie n'est pour eux qu'un long éclat de rire. Il est vrai qu'ils ont les dents blanches !

M. Bretegnier, qui paraît bien connaître ses modèles, a saisi admirablement ce trait de leur caractère, et rien n'est plus insouciant que ces *meurt-de-faim*, qui dansent en demandant l'aumône, et qui vous tendent la main en faisant des gambades.

Très joli, n'est-ce pas, le fond du tableau, avec la longue perspective de la rue aux hautes murailles blanches, et des terrasses aériennes, où se penchent les femmes, pensives et curieuses.





JOSÉ FRAPPA

La Sieste du Frère quêteur

José Frappa est aussi fidèle à ses moines que le succès lui est fidèle à lui-même. Ceci doit être une vocation, bien que je ne jurerais pas qu'elle lui vienne du ciel Quoiqu'il en soit, José Frappa a demandé et obtenu le privilège d'exploiter à peu près exclusivement, et à son seul profit, les robes des moines et la soutane des curés. Il aime les doyens en goguette, les vicaires folichons, les chanoines égrillards, et les capucins qui ont envie de jeter le froc aux orties. Il ne se tient pas de joie quand il voit un saint homme trébuchant, après boire, dans les vignes du Seigneur.

Mais il n'y a point dans tout cela une arrière pensée de dénigrement impie ou de médisance irreligieuse. C'est une malice à fleur de peau ; ce n'est pas une méchanceté voulue et réfléchie. C'est tout simplement une gaîté sanguine, une explosion de tempérament joyeux, comme en avaient parfois, au milieu des siècles les plus croyants du Moyen-Age, les sculpteurs et les architectes, qui, sur les murailles des églises, des abbayes, des oratoires et des cathédrales, empruntaient aux ordres les plus saints, aux Trappistes, aux Chartreux ou aux Bénédictins, les acteurs chargés des premiers rôles dans des scènes très drôlatiques, qui ne scandalisaient pas les fidèles.

Je ne me scandaliserai pas davantage de voir dormir à poings fermés ce bon *Frère quêteur*, qui a peiné sous le lourd fardeau des offrandes et des dons, qu'il apporte à son couvent. La chair est faible.



JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Veuve

Il y a des noms dont l'héritage est lourd à porter, et que l'on n'irait pas faire inscrire soi-même sur les registres de l'état civil, si l'on avait à choisir le vocable sous lequel on ferait, ou l'on tenterait de faire, son chemin dans le monde.

Des deux hommes voués au culte des lettres qui se sont partagés l'admiration du dernier siècle, l'un n'a pas voulu s'en aller sans emporter avec lui le nom qu'il s'était donné — et qu'il a fait immortel.

Personne aujourd'hui ne s'appelle plus Voltaire ;

celui qui a illustré ce nom, après l'avoir inventé, ne l'a laissé à personne.

Mais il y a, au contraire, beaucoup de petits Rousseaux par le monde. Ils peuvent, sans le savoir, être les fils du grand, puisque cet homme de génie, qui avait l'âme d'un laquais, mettait ses enfants à l'hospice....

Quoiqu'il en soit et que le JEAN-JACQUES ROUSSEAU dont nous reproduisons aujourd'hui le tableau intitulé « *Veuve* » descende ou non du Vicaire Savoyard, il a, comme celui-ci, reçu du ciel le don d'une sensibilité profonde, et il y a un réel pouvoir d'émotion dans cette pauvre créature, enveloppée des crêpes du grand deuil, et qui succombe sous le poids de son inconsolable douleur. On ne voit pas son visage ; mais la pose est si juste et l'attitude si expressive, que l'on devine son désespoir, et que l'on croit sentir la tiède rosée de ses larmes. Il y a plus de cœur dans ce cadre-là que dans les trois cents pages de la Nouvelle-Héloïse.



LOUIS JIMENEZ

Le Carreau du Temple

M. Louis Jimenez a le goût, le sentiment et l'intelligence des choses de la vie populaire. Quand on a suivi avec quelque attention la carrière du jeune artiste (qui aurait certainement grandi sans être espagnol), on se rappelle le très joli tableau intitulé *Premiers mots d'amour*, sorte d'idylle rustique, dont les héros étaient un jeune paysan et une petite gardeuse d'oies. C'était simple et naïf ; mais plein de grâce et de tendresse.

Le tableau du même artiste que nous reproduisons aujourd'hui, dans le second volume de notre Paris-Salon, est conçu dans la même gamme populaire ; mais il a beaucoup plus de vie, de mouvement et d'action.

Le pinceau très habile du peintre, qui déjà se joue avec une souveraine aisance au milieu des difficultés d'une exécution souvent très compliquée, nous transporte au centre du Paris affairé, bruyant, grouillant, tumultueux, où s'agite un petit monde, spéculateur sur une modeste échelle, mais qui n'en est pas moins âpre au gain, et qui pourchasse la pièce de cent sous avec une ardeur sans égale.

Tout ce monde à part, dont on ne soupçonne pas l'existence au parc Monceau ni à la barrière de l'Etoile, a été très bien observé, très bien rendu par M. Louis Jimenez, qui sait le relever et le poétiser, en introduisant çà et là dans ses groupes vulgaires quelques jolis types féminins, qui deviennent tout de suite le charme et la grâce de son œuvre.





ROLL

Jane HADING

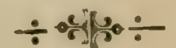
Les vastes toiles décoratives dont M. Henri Roll, l'homme au pinceau vaillant, a couvert les murailles de nos édifices publics, ont valu au jeune artiste une célébrité précoce. Il est un des plus connus et des mieux cotés parmi ceux de sa génération.

Pour mon compte à moi, qui ne juge pas les tableaux le mètre à la main, je l'aime mieux encore dans ses petits tableaux que dans les grands. J'y dépense moins d'efforts, sans doute, mais j'y trouve plus de charme. Sa main très vaillante a su merveilleusement s'attendrir et s'assouplir en l'honneur de l'aimable modèle qui a posé devant lui.

J'avoue, pour mon compte, que je connais peu de physionomies plus sympathiques que celle de la jolie transfuge du Gymnase. Sa beauté correcte, qui vous attire tout d'abord, a pourtant moins d'empire sur les dilettantes de l'éternel féminin, que les grâces prenantes et captivantes de cette tête vibrante d'expression et de sentiment.

Sachons reconnaître tout d'abord que ROLL a tiré de son très sympathique modèle le parti le plus heureux.

Mme JANE HADING, assise dans un fauteuil de style, fait face au spectateur. Elle est vue de face, dans la pleine lumière, dont sa jeunesse en fleur ne redoute ni les duretés ni les trahisons. La robe noire, égayée par un semis de broderies d'argent — un peu deuil, mais très distingué, ce costume ! — laisse toute leur valeur à la poitrine et aux bras nus, sculptés dans un marbre vivant. Le regard est doux, le sourire triste, et l'expression générale mélancolique et charmante.





E. DINET

Le Charmeur de Vipères

L'ART de charmer les serpents et de les rendre tout à la fois inoffensifs et obéissants, est connu depuis longtemps de ces peuples de l'Orient, plus près que nous de la la nature, et qui possèdent quelques-uns de ces secrets, révélation de Dieu, au père du genre humain, pour assurer son empire sur les créatures inférieures, mais qui ne sont plus aujourd'hui qu'un don réservé à quelques-uns.

Les Grecs, eux aussi, connurent les charmeurs de serpents, qu'ils appelaient des *Psylles*. Mercure fut sans

doute un des plus célèbres, et c'est avec deux serpents charmés qu'il forma le caducée devenu plus tard son attribut.

Aujourd'hui encore, les voyageurs au pays de l'Islam ont été plus d'une fois les témoins de la scène que M. Dinet vient de rendre d'un pinceau si souple et si habile. Ils ont vu l'homme calme, au sourire figé, à l'œil magnétique, fort de son pouvoir caché, se jouant au milieu des périls mortels d'une profession qui n'a rien de vulgaire, et se faisant des colliers, des bracelets et des pendants d'oreilles avec ces reptiles vénimeux, dont la caresse peut se changer en morsure, et distiller dans vos veines un poison qui ne pardonne pas.

Dans le tableau de M. Dinet, les spectacteurs sont aussi curieux que le spectacle lui-même, et les sept ou huit Arabes, hommes, enfants et vieillards, qui occupent le fond du tableau sont, comme tenue, comme types et comme expression, autant de petits morceaux, achevés, et dont on ne se lasse pas. On en demande encore !

